



Revue de sociolinguistique en ligne

n° 25 – janvier 2015

*L'autotraduction : une perspective
sociolinguistique*

Numéro dirigé par Christian Lagarde

SOMMAIRE

- Christian Lagarde : *Des langues minorées aux « langues mineures » : autotraduction littéraire et sociolinguistique, une confrontation productive.*
- Rainier Grutman : *L'autotraduction : de la galerie de portraits à la galaxie des langues.*
- Christian Lagarde : *De l'individu au global : les enjeux psycho-sociolinguistiques de l'autotraduction littéraire.*
- Julio-César Santoyo : *Consideraciones acerca del estatus actual de la autotraducción en la Península Ibérica.*
- Xosé Manuel Dasilva : *Los horizontes lingüísticos del autotraductor. Una visión a partir del contexto de Galicia.*
- Elizabeth Manterola Agirrezabalaga : *La autotraducción en el contexto vasco : entre distancia interlingüística y la constitución de un campo literario nacional transfronterizo.*
- Katixa Dolharé Çaldumbide : *L'autotraduction comme résistance aux idéologies aliénantes et voie vers la paix : l'exemple de l'œuvre d'Itxaro Borda au Pays basque nord (Iparralde).*
- David ar Rouz : *De l'autotraduction à la traduction de soi : éléments de réflexion bretonne.*
- Erwan Hupel : *Le cœur et l'esprit : déchirements et stratégies d'autotraduction chez quelques auteurs bretons.*
- Joan-Claudi Forêt : *L'auteur occitan et son double.*
- Turo Rautaoja & Yves Gambier : *L'autotraduction : une pratique ancienne, un concept ambigu. Le cas du Suédo-Finlandais Karl Ekman.*
- Peggy Pacini : *L'autotraduction chez Grégoire Chabot : médiation, transmission, survie d'une communauté et d'une littérature de l'exigüité.*
- Michel Calapodis & Elisa Hatzidaki : *Du bilinguisme littéraire à la diglossie socio-historique : le cas de l'œuvre de Vassilis Alexakis.*
- María Recuenco Peñalver : *Vassilis Alexakis ou le paradoxe systématique de l'autotraduction.*
- Olga Anokhina : *Les traductions vers l'anglais de Vladimir Nabokov : traduction ou autotraduction ?*
- Helena Tanqueiro & Meritxell Soria : *Análisis traductológico de referentes culturales en La testa perduda di Damasceno Monteiro de Antonio Tabucchi.*
- Chiara Montini : *S'autotraduire en traduisant les mots : la vie entre deux langues de Dolores Prato.*
- Delfina Cabrera : *Écrire en « demi-langue ». Multilinguisme et autotraduction dans les premiers scénarios de Manuel Puig.*

DE L'INDIVIDU AU GLOBAL : LES ENJEUX PSYCHO-SOCIOLINGUISTIQUES DE L'AUTOTRADUCTION LITTÉRAIRE

Christian Lagarde

Université de Perpignan – Via Domitia

J'aborderai ici la problématique de l'approche sociolinguistique de l'autotraduction sous l'angle de l'inscription de l'auteur dans une dimension sociale, qui affecte aussi bien le processus de création littéraire que l'option, plus ou moins libre, représentée par l'autotraduction, et que, à l'autre bout de la chaîne, les perspectives et réalités de la réception de l'œuvre. S'autotraduire n'est en aucun cas un acte allant de soi : c'est avant tout refaire un travail d'écriture, long et parfois douloureux, remettre en question son original au point de prendre le risque d'une réécriture de celui-ci, se priver ainsi d'un temps précieux (« une perte de temps », déclarait le galicien Suso de Toro en 1999) à consacrer à une nouvelle création, peut-être plus stimulante et gratifiante dans la perspective de l'édification d'une Œuvre. Reconnaissons que nous ne sommes pas ici dans une *Poétique du traduire* (Meschonnic, 1999) et que l'angle d'attaque adopté privilégie le second des deux termes de l'alternative suggérée par Henri Meschonnic au sujet de la traduction : « Soit la traduction est écriture, transformatrice, soit elle est littérature – du déjà transformé, qui a un rôle d'informateur : faire connaître une "littérature" » (1982 : 59). Sans pour autant envisager de récuser la première voie, (s'auto)traduire, n'est-ce pas aussi écrire, et l'(auto)traduction n'est-elle pas source de réécriture ?

Pour franchir le cap de l'autotraduction, encore faut-il en éprouver soi-même le besoin, ou y être incité voire contraint par une configuration personnelle, par exemple une trajectoire de vie (entre autres, l'exil), et/ou par un positionnement d'ordre social, lié à la valorisation/dévalorisation des langues et/ou à l'existence et à la puissance (ou bien, à l'inexistence et à la faiblesse) de ce que Pierre Bourdieu a dénommé un « champ littéraire » propre (1992,1998). Au-delà de la facilité supposée à se mouvoir d'une langue à l'autre et à baigner dans un contexte bi- ou pluriculturel, se manifestent un certain nombre de pesanteurs significatives d'autant d'enjeux, dont les conséquences ne se circonscrivent pas uniquement au plan personnel de l'écrivain, mais qui peuvent impliquer, également en termes de reconnaissance, un mouvement ou une communauté (souvent minoritaires), voire l'ensemble d'une société. Rien d'anodin, donc, dans tout cela.

Une telle problématique est à la fois si vaste et intriquée, qu'il conviendra de l'aborder sous différents éclairages complémentaires et, on l'espère, concourants. En premier lieu, il faut considérer l'autotraduction comme un recours particulier parmi ceux qui s'offrent à

l'auteur à compétence bilingue (que, pour plus de commodité, je dénommerai « auteur bilingue »). Celui-ci est de ce fait en capacité de créer, soit dans l'une, soit dans l'autre de ses langues, ou bien alternativement dans chacune des deux, ou bien de s'autotraduire. Quels sont les éléments d'un tel choix – si choix il y a ? Voilà qui sera tout d'abord examiné. Ensuite, on s'interrogera sur la liberté d'option dont dispose l'auteur en fonction de son environnement sociolinguistique. C'est à cet égard qu'on analysera les effets de la diglossie comme contrainte de choix susceptible d'inciter à passer à l'autotraduction. À la suite de quoi, on se focalisera sur les conséquences du recours à celle-ci, comme autant de sources de contradictions pour l'auteur de langue minorée. Ensuite, c'est à partir de cette dernière définition que sera envisagée l'influence de la conception même de l'identité que se forge et que sert l'« auteur bilingue », sur son positionnement par rapport à l'autotraduction et ses propres pratiques créatives : sa « liberté » individuelle, ou son inscription délibérée dans un monde ouvert et postmoderne priment-elles ou non, chez lui, sur différentes strates d'appartenance (communautaires, nationales, relevant de l'aire linguistique) ? Et l'on ne manquera pas, enfin, de s'interroger sur le devenir de l'autotraduction, condamnée à terme par l'uniformisation d'une culture et d'une langue globales, ou bien promise à de beaux jours encore, au motif de la nécessité impérieuse d'une individuation, personnelle ou collective, au milieu de tant d'incitations à l'identique.

En amont de l'autotraduction : un choix de langue d'écriture potentiellement ouvert

L'autotraducteur, affirme à juste titre Helena Tanqueiro (2002), est un « traducteur privilégié » (Grutman 2009 a). Il l'est bien sûr à double enseigne : parce que non seulement il cumule les fonctions d'auteur et de traducteur (qu'il est à la fois « à la source » du texte et l'artisan de la cible), mais aussi parce qu'il ne peut opérer ce cumul que grâce à une double compétence, à la fois littéraire, culturelle et linguistique. C'est cette dernière qui constitue la base de tout le processus mis en branle, et dont le récepteur final, le lecteur, n'a qu'une perception floue, parce que dûment filtrée par l'intercesseur – à moins qu'au contraire elle ne se trouve exhibée, tout particulièrement à travers le célèbre « pacte autobiographique ». Une autre dimension importante qui justifie le « privilège » est, tout aussi indéniablement, la propriété intellectuelle de l'œuvre autotraduite, que l'auteur autotraducteur est pleinement en droit de modifier voire de transfigurer puisqu'il en détient le copyright. Mariasun Landa, qui écrit en basque et traduit elle-même en espagnol des œuvres destinées à la jeunesse, déclare : « J'ai davantage conscience de mon autorité, de mon droit sur le texte et de transformer ce qui m'est nécessaire. Dernièrement, comme je sais que tous mes travaux vont être également publiés en espagnol, je reviens à l'original et je lui apporte tout ce dont j'ai pu voir, en voulant le traduire, qui lui faisait défaut ; je veux penser que je l'enrichis » (Landa, 2006 : 59)¹. Ledit privilège s'appuie donc sur deux éléments fondamentaux ; l'auteur-traducteur *sait* tous les explicites et les implicites de son œuvre, et il *peut* opérer entièrement à sa guise toute modification textuelle qu'il juge utile.

Il n'en reste pas moins qu'il convient de s'interroger sur les motivations de son acte autotraductif, ce qui nous ramène à sa condition de base de sujet bilingue. Cet individu possède donc – au mieux, puisque l'ambilinguisme, ou bilinguisme symétrique est une denrée rare (« être tout à fait bilingue est presque impossible [...] une sorte de merle blanc », selon

¹ C'est moi qui traduis l'original : « *Tengo más conciencia de mi autoría, de mi derecho sobre el texto y a versionar aquello que me resulta necesario. Últimamente, como casi todos mis trabajos sé que van a ser publicados también en español, vuelvo al original y le apporto aquello que al querer traducirlo he visto que carecía, quiero pensar que lo enriquezco. Pedaleo sobre dos ruedas.* » (Landa, 2006 : 59)

Green [1987 : 167, 169]), mais à un degré élevé, à tout le moins suffisant – une double compétence linguistique dont il faut se demander pourquoi, dans les faits, elle ne débouche pas sur une alternative libre d'écriture chez ce genre d'auteurs. À savoir, pourquoi ils ne créent pas aussi indifféremment que cela dans chacune de leurs deux langues, alors même que, comme le prétend l'écrivain occitan Roland Pécout, « deux langues, c'est deux clés pour ouvrir le monde » (Verny, 2004). Il y a à ce constat deux types d'explications, l'un de nature proprement individuelle, l'autre, sociale.

Si tant est, comme le déclarait Green dans le texte bilingue très éclairant intitulé « Une expérience en anglais / An Experiment in English », qu'à chacune de ses deux langues, correspond un vécu et donc une sensibilité contextuelle (« selon les circonstances, je pense dans l'une ou l'autre langue » – Green, 1987 : 167) et/ou liée à des champs lexicaux particuliers (selon les fonctions langagières et sociales remplies par chaque langue, comme cela est manifeste dans le cadre d'un rapport diglossique), alors il est certain que la créativité littéraire peut trouver à s'exprimer chez tel ou tel auteur « bilingue », dans l'une plutôt que dans l'autre de ses deux langues. Tout cela parce que, nous dit encore Green, « un langage n'est pas seulement le moyen de désigner des objets ou de décrire des émotions, [mais que] c'est en lui-même un processus de pensée », sachant que pour lui, conformément à la dénommée hypothèse Sapir-Whorf, « la langue française voit le monde à sa façon, l'anglaise à la sienne » (1987 : 155). Encore faut-il, dans ce débat, prendre en compte l'objection de Jorge Semprun : « il y a finalement un rapport, pas toujours très simple, entre l'expérience et la langue » (cité par López, 2008 : 299, n. 247)...

L'asymétrie des compétences linguistiques peut certes constituer un élément déterminant et prédominant dans le choix opéré, mais on n'en observe pas moins ici ou là, des stratégies d'appropriation à marches forcées d'une langue non maternelle, souvent mue par une forte valorisation de la culture « d'accueil » (Brincourt, 1997). En général, c'est la chronologie de l'apprentissage qui conduit à privilégier la langue maternelle ou première du sujet, dans la mesure où c'est à travers elle qu'il procède à la découverte du langage et de son environnement matériel et affectif. Mais ce n'est pas pour autant une clé interprétative universelle, puisqu'un nombre non négligeable d'auteurs transfuges (qu'ils soient exilés ou auto-exilés) de leur pays et de leur langue d'origine, non seulement ont choisi la langue de leur pays d'adoption comme langue d'écriture, mais y ont très justement connu par la suite la consécration dans cette langue « d'emprunt ». Ainsi, dans le cas de la France, outre leurs succès éditoriaux et les prix littéraires qu'ils ont remportés, on a pu voir l'espagnol Jorge Semprun devenir membre de l'Académie Goncourt, l'argentin Hector Bianciotti, de l'Académie Française, par exemple².

Cela suppose, on s'en doute, soit un contact précoce – comme dans le cas du russe Andréï Makine, dont l'éducation en français par sa grand-mère sibérienne a été évoquée dans *Le Testament français* (1995) –, soit un travail acharné, le plus souvent ultérieurement avoué. Tel est le cas du polonais Josef Konrad pour ce qui est de l'anglais (« Je devais travailler comme un mineur de charbon dans son puits à extraire toutes mes phrases anglaises d'une nuit noire »³), celui de Bianciotti, pris en tenaille entre deux langues devenues incertaines :

² L'évolution n'est pas du tout la même chez ces deux auteurs. Chez Bianciotti, il y a passage définitif d'une langue d'écriture à l'autre dont témoignent les récompenses obtenues (avec, pour son œuvre en espagnol, un Prix Médicis étranger en 1977 pour *Le Traité des saisons*, puis un Prix du meilleur livre étranger en 1983 pour *L'Amour n'est pas aimé* ; ensuite, en langue française, le Prix Femina en 1985 pour *Sans la miséricorde du Christ* et une place de finaliste du Prix Goncourt en 1995 pour *Le Pas si lent de l'amour*). Pour Semprun, toute l'œuvre est écrite dans sa langue d'adoption, le français, sauf l'autotraduction de *Federico Sánchez vous salue bien* (1992) en *Federico Sánchez se despide de ustedes* (1993) et un livre de souvenir de son passage au ministère de la Culture espagnol, rédigé dans cette langue, *Veinte años y un día* (2003).

³ Je traduis l'original : « *I had to work like a coal miner in his pit quarrying all my English sentences out of a black night* » Cité par Oustinoff, 2001 : 44.

l'espagnol (« J'ai écrit en espagnol mes premiers livres derrière un rempart de dictionnaires de toutes sortes ; je craignais une contamination ») et le français, où il disait éprouver « une crainte extrême de faire des fautes, de me tromper » (cité par Lagarde, 2001 b : 240). Qu'il s'agisse de la langue maternelle ou de la langue choisie – au demeurant, l'auteur adopte-t-il la langue, ou est-ce elle qui l'adopte, pour intégrer « une communauté littéraire qui transcende les raisons et les déraison linguistiques et historiques » comme l'estime Brincourt (1997 : 11) ? –, comment ne pas souligner l'importance du lien affectif établi dès l'origine ou au cours de son existence par l'auteur, celle de la valeur symbolique qu'il lui accorde, au point de remettre en cause celle que lui affecte le « marché linguistique » (Bourdieu, 1982, 2001) ?

Au-delà de ces cas, qui mettent à contribution des langues plus ou moins également véhiculaires et prestigieuses, c'est-à-dire, non marquées du point de vue de leur valorisation (sachant que, selon Bourdieu, « les discours ne reçoivent leur valeur (et leur sens) que dans la relation à un *marché*, caractérisé par une loi de formation des prix particulière [...] » – Bourdieu, [1982] 2001 : 100), il importe d'articuler la question des compétences individuelles (jusqu'à l'ambilinguisme) avec la valeur sociale, le plus souvent inégale, des langues. Car c'est bien cette configuration, sans aucun doute la plus répandue, qui a pour nom la diglossie (Ferguson, 1959), qu'il convient de prendre en compte. Avec elle, l'approche sociolinguistique prend tout son sens, en mettant l'accent sur l'asymétrie (Grutman, 2009 b) ; là se produit le croisement capital repéré naguère par Fishman (1967), du bilinguisme et de la diglossie. La « mécanique » diglossique, basée sur un rapport de domination, constitue en effet un facteur de contrainte (Lagarde, 2014c) qui pousse l'auteur bilingue, soit à se choisir comme langue d'écriture la langue dominante, soit, en cas de choix littéraire de la « langue basse », à s'autotraduire en « langue haute ». Cela étant, quelle que soit l'option, la langue minoritaire ou minorée est toujours présente, et il s'agit, comme l'a affirmé il y a longtemps déjà Robert Lafont d'une « textualisation de la diglossie » (Lafont, 1976).

Le poids de la diglossie

Une bonne part de l'inspiration littéraire s'alimente au souvenir, souvent à celui de l'enfance, parfois au-delà, en tout cas à des époques révolues, qui peuvent entrer en coïncidence avec des étapes antérieures d'un processus de substitution linguistique affectant les territoires marqués par la domination (aires des langues régionales, contrées en situations coloniale ou postcoloniale⁴). L'univers fictionnel, qu'il soit proprement autobiographique, autofictionnel ou simplement mémoriel, renvoie donc à une langue et à un univers culturel dont il ne subsiste souvent que des bribes, et que l'écriture se propose de réactiver ; le roman « de terroir », entre autres, y excelle. L'absence de transmission intergénérationnelle, caractéristique du changement linguistique qui a pour moteur la diglossie, suppose l'existence d'un lectorat, généralement tout à la fois « inculte » (plus exactement, incompetent) dans la langue vernaculaire et « compensatoirement » friand d'évocations de ce passé révolu, public auquel il est hasardeux de proposer des œuvres rédigées dans la langue obliérée. D'où le choix de porter la parole dans la seule langue intelligible au sein de la communication éditoriale, celle qui s'est imposée au détriment de l'autre. Toutefois, en pareil cas, l'adéquation entre langue du contexte diégétique et langue d'expression littéraire est rompue, quand bien même le texte aurait « été pensé » dans la langue du lieu ou de l'époque évoqués.

À cet égard, le roman du Catalan Carles Casajuana intitulé *L'últim home que parlava català* (2009) met significativement en scène une dispute entre les deux protagonistes, dont l'un écrit en castillan, l'autre en catalan (Lagarde, 2014a). Selon le premier, qui a choisi de s'exprimer dans une langue au « marché » ample et reconnu, écrire en catalan, « pour un

⁴ Sur leurs affinités, Cf. Lagarde, 2012.

écrivain, c'est du suicide »⁵, faute d'un public suffisant. L'autre dénonce en revanche le fait que ce roman, rédigé en castillan, « a été pensé en catalan », qu'il a été écrit « dans un castillan empesé, orthopédique [...] pas naturel ». Plus précisément, selon lui, tantôt « des mots et une syntaxe d'une autre langue s['y sont] gliss[és] inconsciemment », tantôt, même supprimés, ils sont perceptibles, comme indélébiles « à cause du vide qu'ils laissent » (2009 : 82-83).

Un tel exemple intéresse à double titre notre réflexion, tout d'abord parce qu'il pose, par protagonistes-antagonistes interposés, la question de l'identité linguistique du bilingue diglossique : celle-ci est-elle double (en l'occurrence catalane et espagnole), ou bien est-elle exclusivement héritée, à travers la langue historique du territoire (ici, le catalan) ? Ce questionnement renvoie sans équivoque à celui théorisé par Deleuze et Guattari (1980), entre « identité-racine » (celle sous-jacente dans la seconde option) et « identité-rhizome » (pluriforme et recomposable, caractéristique de la première voie). L'objection de l'écrivain nationaliste catalan, conduit – c'est le deuxième niveau de réflexion – à envisager le texte de son homologue en tant que version autotraduite en castillan à partir d'un hypotexte conçu en catalan, une « traduction mentale » que Helena Tanqueiro (2011) désigne comme traduction « *in mente* ». Selon la dichotomie établie par Xosé Manuel Dasilva (2011), cette dernière se rattacherait à l'autotraduction « opaque » plutôt qu'à la « transparente », dans la mesure où elle n'est pas présentée comme telle.

La question de l'intentionnalité – escamotage délibéré ou retour inconscient d'un refoulé ? – s'invite par cette voie dans le débat, avec pour corollaire la difficile caractérisation de cette rémanence d'un hypotexte : s'agit-il à proprement parler d'interférences en forme de *code-mixing* (caractérisée par la présence d'hybrides linguistiques), ou d'une modalité particulière de *code-switching* dans laquelle l'alternance ne se joue pas tant entre les codes eux-mêmes, qu'entre leurs mises en œuvre discursives, à savoir entre hypotexte et texte « autotraduit » ? Encore faudrait-il parfois considérer la production délibérée de cette interlangue comme une stratégie destinée à imposer à la langue dominante, une « langue mineure » (comme la dénomment par ailleurs Deleuze et Guattari, 1975) subversive, visant à « faire trébucher la langue » instituée – ce qui est aussi le propre de l'écriture littéraire. Le cas de la littérature francophone antillaise contemporaine, avec Patrick Chamoiseau comme figure de proue⁶, investissant l'écrit français d'oralité créole (*Texaco*, 1992), est significatif d'une revendication-assomption, expérimentale mais visant un certain niveau de reconnaissance institutionnelle de la part du champ dominant (Bourdieu 1992, 1998), d'un double héritage linguistique et culturel – et pourquoi pas en quête de cristallisation dans un champ littéraire alternatif. Au passage, nous observerons qu'une telle démarche est totalement indépendante de la distance interlinguistique alors qu'elle procède indéniablement d'un rapport diglossique⁷.

D'autres stratégies, moins revendicatives, mais visant elles aussi à « suturer les deux hémisphères » (Ezquerro, 1984) linguistiques et culturels de l'auteur, peuvent également se faire jour. Il s'agit d'intégrer au texte des marques transcodiques (par essence ponctuelles) comme autant d'affleurements de l'hypotexte ponctuant le texte « autotraduit ». Ces marques visent à obtenir une plus grande précision terminologique, une plus grande expressivité, qualités prêtées à la langue que, paradoxalement, l'on prive en même temps d'écriture et que

⁵ Les citations sont faites à partir de la traduction française.

⁶ Je laisse volontairement de côté Édouard Glissant, dont il conviendrait de commenter les écrits théoriques et leur rapport à ses propres fictions.

⁷ À cet égard, il n'est que de constater que les pratiques autotraductives vers la langue dominante peuvent affecter le catalan ou le galicien vis-à-vis de l'espagnol, comme le maya quiché ou le mapundungun par rapport à cette même langue espagnole (*Cf. infra*). La distance interlinguistique entre langues romanes est très réduite ; celle entre langues amérindiennes et espagnol est très grande. Le point commun aux quatre langues citées par rapport à ce dernier est la domination politique (y compris sous la forme coloniale pour celles du second groupe).

l'on entend « donner à connaître » (Lagarde, 2001a) au lecteur qui se voit dans l'incapacité d'y accéder. L'intention n'est ici plus la même (il s'agit de partager et non de subvertir), mais les effets sont néanmoins similaires : on pointe les limites de la langue pourtant « choisie », et par là même on la fait également « trébucher ».

Au-delà de telles considérations, on peut observer que l'un des effets les plus visibles de la diglossie, chez certains auteurs, est de susciter une bipartition générique au sein de leur production : aux essais, études scientifiques, en tout cas, à la théorisation, correspond la « langue de la raison », la plus valorisée et répandue socialement, tandis que l'expression proprement littéraire (et davantage encore, poétique) s'incarne dans la « langue du cœur », langue maternelle ou choisie, vernaculaire, confidentielle dans sa diffusion et ses contenus (et/ou délibérément intimiste). La bibliographie d'auteurs « bilingues » (entre langue minorée et langue « de culture ») parfois prolifiques, comme l'Occitan Robert Lafont, est exemplaire à cet égard. Ce constat n'est du reste pas sans lien avec un autre : le fait que la production en « langue basse » s'accompagne d'une survalorisation compensatoire de cette langue et de cette culture, injustement ignorées ou méprisées. Le texte de Gardy et Lafont sur la diglossie occitane (1981) est de ce point de vue très éclairant, en ce qu'il met en évidence la valeur symbolique, quoique sociolinguistiquement dérisoire, de ces actes de langage, leur performativité se heurtant au rapport de force socialement établi. Il n'en demeure pas moins que l'écriture en langue dominée constitue un acte « militant » – et par là même une affirmation d'identité – destiné à contribuer à sauver/sauvegarder cette langue, à tout le moins de sa marginalisation, en réalité du processus substitutif (Aracil [1966] 1982) qui débouche, tôt ou tard, sur la « mort » de la langue (Crystal, 2000 ; Hagège, 2000).

Alors même que le devenir éditorial et de réception à succès de l'écriture (c'est-à-dire sa socialisation la plus large) passe par l'adoption de la langue haute, que ce soit au moment même de la création ou, par la suite (parfois aussi, simultanément), par le biais de l'autotraduction, on peut constater qu'assez souvent la pulsion d'écriture, pour ne pas dire la vérité d'écriture, passe par la langue basse. La manifestation de loyauté linguistique vise alors à démontrer que cette langue est un instrument créatif de valeur égale voire supérieure (attitude compensatoire) à toute autre ; à s'inscrire dans une tradition littéraire (lorsque celle-ci existe, comme dans les cas catalan, galicien ou occitan) et donc à la perpétuer, tout en contestant souvent les formes pour lui donner un souffle nouveau (à travers des mouvements successifs et contradictoires de « renaissantisme ») ; ou bien, lorsque cette tradition n'existe pas ou peu (en basque, par exemple), à contribuer à la créer – surtout dans le cas de cultures de tradition orale exclusive ou prédominante (en particulier dans les contextes coloniaux ou postcoloniaux).

L'autotraduction comme recours face à la diglossie

Si la publication en langue dominée est sans conteste un acte de militantisme linguistique et culturel, que penser alors du recours à l'autotraduction ? Tout dépend, bien sûr, de ce pour quoi l'on milite : si c'est en faveur d'un bilinguisme ou d'un plurilinguisme égalitaire et « rhizomique », ou si, sur la base d'une diglossie subie, on vise à en atténuer ou annuler les effets, voire, comme l'affirmait Fishman, à l'inverser (*Reversing Language Shift*, 1990)⁸ dans une perspective, le plus souvent, d'identité-racine. Poursuivons en premier lieu cette deuxième voie. Au-delà de l'activité autotraductive en elle-même, qui actualise chez l'autotraducteur la coprésence des deux langues qui lui sont chères (il leur accorde une égale attention et peut avoir la sensation de neutraliser les tensions liées à son bilinguisme), le produit résultant de cette activité n'est autre qu'un texte « monolingue » – en apparence, du

⁸ ou, comme l'écrit plus plaisamment, Lafont, à la « retrousser » (1984).

moins, puisque en réalité « *in mente* ». De ce fait, s'autotraduire, ne serait-ce pas en fin de compte (pour reprendre et détourner l'heureuse expression de Philippe Gardy, 1990) « donner sa langue au diable », c'est-à-dire œuvrer à l'enrichissement du capital culturel de « l'autre camp », dans une démarche (pour ce dernier) de traduction-appropriation telle qu'elle a été définie par Pascale Casanova (1999, 2002) ? Curieuse formulation néanmoins, s'agissant d'un auteur « bilingue » : quelle serait donc « sa » langue, s'il en possède deux ? Il faut encore et toujours en rechercher l'explication dans la contrainte diglossique. En pareille perspective, on peut donc se demander si le recours à l'autotraduction n'est pas une « trahison » envers « les siens », et si l'on ne peut pas alors reformuler le célèbre adage en « *autotraduttore traditore* » ; se demander s'il ne s'agit pas là d'une sorte d'« acte honteux », en quelque sorte d'une manifestation relevant de l'*autoodi* destinée à effacer le lien à une langue socialement réprouvée.

En effet, il convient d'observer dans quel sens s'opère l'autotraduction, et l'on aura tôt fait de repérer que la directionnalité adoptée n'est nullement anodine : elle est généralement de la langue basse vers la langue haute, rarement l'inverse, ce qui, d'une part, bénéficie à la culture « hospitalière » (Lagarde, 2007) et, d'autre part, nuit grandement à la constitution et à la reconnaissance d'un champ littéraire autonome (Cf. Apalategui, 2000, par exemple, pour le basque). On peut donc affirmer que l'acte délibéré de création en langue dominée ou basse, se voit en quelque sorte « corrigé » *a posteriori* par l'autotraduction. De ce fait, l'autotraduction endogène constitue un acte *paradoxal* entre engagement militant – qui s'accompagne parfois d'un refus de traduction ou d'autotraduction de l'œuvre originale – et soumission aux lois du marché linguistique, culturel, et politico-économique. À en croire la romancière catalane Carme Riera, cette démarche n'est pas davantage comprise du côté de la culture dominante : « Ni le public, ni de nombreux collègues [universitaires], ni même des personnes intelligentes et de bon sens ne parviennent à comprendre que, si tu peux utiliser deux langues pour communiquer, si tu es bilingue, tu utilises celle qu'ils considèrent inférieure et que tu t'entêtes à la choisir pour créer, c'est-à-dire, pour exister » (Riera [2002] 2006 : 41)⁹.

L'autotraduction vers une langue de plus grande diffusion est sans doute susceptible (comme l'incrustation de marques transcodiques déjà évoquée) d'obéir à une volonté individuelle de partage, destinée à faire connaître la langue, la culture et l'œuvre au-delà de son lectorat potentiel étroit. Elle constitue en cela une entreprise vertueuse visant à repousser les limites perçues de la langue et de la culture, en infléchissant dans un sens positif, non seulement les représentations allogènes mais aussi les autoreprésentations (toujours de manière symboliquement compensatoire). Et si elle correspond également à un désir légitime de l'auteur d'accéder à une plus grande notoriété (l'auteur a bien le droit d'envisager de vivre de sa plume), à une stratégie commerciale du monde éditorial (préoccupée par le quantitatif des exemplaires et des profits), elle est aussi parfois susceptible de s'inscrire dans une stratégie militante collective de « propagande » visant à instrumentaliser à la fois l'auteur consentant et le « marché », à convaincre et pourquoi pas tenter de subvertir ce dernier. Des démarches aussi éloignées dans le temps que l'édition bilingue provençal-français du vaste poème lyrique *Mirèio* (1859) de Mistral, cautionnée par le Félibrige, et que l'autotraduction par Bernardo Atxaga de son roman *Obabakoak* (1988 et 1989) avalisée par le nationalisme basque pur et dur (Lagarde, 2013 ; Manterola, 2013) en sont des exemples probants : ces deux écrivains ont chacun été le cheval de Troie visant à légitimer, qui la Provence et le provençal à Paris, qui Euskadi et la langue basque à Madrid.

En revanche, l'accession à la notoriété par le biais de l'autotraduction n'en est pas moins problématique, quand bien même un tel détour débouche sur une stratégie assumée d'écriture

⁹ C'est moi qui traduis l'extrait : « *No entiendo [...] el público, ni muchos colegas ni incluso personas inteligentes y de sentido común que, si puedes utilizar dos lenguas para comunicarte, si eres bilingüe, utilices la que ellos consideran inferior y te empeñes en escogerla para crear, es decir, para ser.* » (Riera, 2002 : 10-12)

en parallèle dans les deux langues, permettant à l'auteur d'économiser la « boucle narrative » que suppose le doublon création-(auto)traduction, voire création-recréation. Ainsi, il peut clairement y avoir phagocytage des deux versions au sein même du lectorat bilingue, comme le regrette par exemple l'un des écrivains protagonistes du roman de Casajuana : « de nombreux Catalans préfèrent lire en castillan plutôt qu'en catalan » (2009 : 77). Le différentiel de compétences (surtout écrites) et l'*habitus* diglossique du lectorat y sont pour beaucoup. De même, on peut constater, en cas de réception à succès, que la plupart des traductions vers d'autres langues (les « retraductions ») ont pour point de départ, non pas le véritable original en langue basse, mais le faux original que constitue la version traduite ou autotraduite dans la langue haute. Cet état de fait constitue une sorte de dépossession pour le champ littéraire d'origine, d'autant plus grave que celui-ci est en formation et en quête de légitimité. Du coup, s'autotraduire est interprétable en termes de désertion sur le front d'un militantisme qui place l'identité sous le signe de l'inscription dans l'unique (une langue, une culture, un territoire, une histoire...), point de vue pouvant être regardé, parmi d'autres, comme légitime.

Le cas d'auteurs autotraducteurs opportunistes, tels que Sebastià Juan Arbó, qu'a bien étudié Josep Ramis (2011, 2013), est très significatif d'une versatilité prudente et intéressée. Ramis montre bien en effet comment Juan Arbó adapte et subordonne sa langue d'écriture aux contraintes ou libertés politiques du moment, passant ainsi par différentes phases de réécriture et d'autotraduction, selon que le catalan est politiquement légitime ou frappé d'interdit en Catalogne, en fonction des aléas de son histoire au XX^e siècle. Si cet auteur, dont le territoire catalan et sa capitale sont la toile de fond de toute l'œuvre, offre aujourd'hui aux études sur l'autotraduction un corpus particulièrement conséquent et matière à analyse, c'est qu'il s'est accommodé personnellement d'un bilinguisme diglossique sans prétention nationaliste et qu'il s'est davantage préoccupé d'opportunités éditoriales et de notoriété que d'inscription dans un champ littéraire (et donc linguistique) qui ne serait plus « à deux étages » – celui du catalan étant inclus, régionalement, dans celui de l'espagnol. On pourrait sans doute en dire autant du galicien Álvaro Cunqueiro, dont la langue des œuvres suit d'abord les méandres de ses engagements sous l'étendard des régimes espagnols successifs – galicien sous la II^e République, espagnol sous le « premier franquisme » (1939-1956) – pour ensuite, à la faveur d'un désengagement politique, combiner une écriture autotraduite à partir du galicien et une autre directement en castillan (Fravallo, 2004 ; Roux, 2006).

La « liberté » de l'écrivain

La perspective sociolinguistique incite l'analyste à se montrer attentif aux conditions sociopolitiques de production et de diffusion de l'écrit littéraire : cette dimension rejaillit en effet assez souvent sur le contexte socioculturel dans lequel il se développe. De ce point de vue, on peut observer que, d'une part, le centralisme étatique qui impose une langue nationale au détriment des langues « périphériques », ou d'autre part, les nationalismes périphériques, considérés illégitimes par l'État et qui visent à s'en autonomiser en constituant leur propre champ littéraire, usent de stratégies assez similaires, bien que d'effets opposés. Ils se traduisent respectivement par une incitation, parfois impérative, à produire dans la langue statonationale (la loi Toubon en est un exemple *soft* ; les dictatures utilisent des moyens plus radicaux) ou à autotraduire vers cette langue des œuvres rendues impubliables dans la langue originale, du fait de la censure ou du contrôle méticuleux des réseaux de diffusion. Ou bien, en revanche, sont mis en œuvre des encouragements à la publication dans la langue de la nation émergente (grâce à la création de prix littéraires et au subventionnement des maisons d'éditions) et à l'inverse, une sorte de mise à l'index plus ou moins insidieuse de publications

dans la langue d'état (par discrimination au niveau des aides) ou d'autotraductions vers cette langue (par un silence organisé à l'égard des hétérodoxes qui les produisent ou les diffusent).

Il n'en reste pas moins que de nombreux auteurs, parce que la création artistique est avant tout la manifestation d'un élan personnel spontané, délibéré et qui s'envisage libéré de toute entrave, font fi de pareilles mesures. À preuve la « résistance » des auteurs catalans castillanophones tels que Juan Marsé ou Eduardo Mendoza face à la politique de « normalisation » du catalan, les « repentirs » occasionnellement exprimés par Terenci Moix ou Quim Monzó bien après avoir choisi de la soutenir. L'écriture dans une langue « étrangère » choisie comme « langue d'accueil » (qui peut être paradoxalement, comme au Maghreb ou dans le reste de l'Afrique, francophone, anglophone ou lusophone, celle-là même de l'ancien colonisateur, naguère oppresseur et prescripteur intransigeant), ou bien l'autotraduction vers cette même langue (ou une autre, le plus souvent de grande véhicularité), constitue non pas tant un mode de promotion pour toute une série d'auteurs d'états issus de la décolonisation, que la manifestation d'une rupture avec l'idéologie ou les pratiques politiques, ou encore la politique culturelle de leur pays. De ce point de vue, l'autotraduction représente un stade intermédiaire dans la déprise à l'égard de ces politiques ou même du pays, parce que le texte de départ demeure écrit dans la langue originelle et que sa traduction n'intervient qu'*a posteriori*, alors que le changement de langue d'écriture acte cette rupture. Bianciotti ou Nabokov ont signifié ainsi leur divorce d'avec l'Argentine ou l'URSS.

Il en va pratiquement de même, pour un motif bien différent, chez les auteurs de langues à véhicularité restreinte ou véritablement vernaculaires, qui éprouvent des difficultés à être publiés dans ce type de langues et souffrent de ne pouvoir rencontrer un public, ou un public suffisamment large (du roman publié en espagnol par l'un des protagonistes du roman de Casajuana, l'autre affirme qu'« il ne s'en serait probablement vendu que trois cents exemplaires », alors qu'en castillan, « il a dû se vendre plutôt bien » – 2009 : 76) ou un public suffisamment averti (le même personnage prétend que « sans un public formé et suffisamment nombreux, il est impossible pour une littérature d'accueillir des romanciers de qualité » – 2009 : 196). La création littéraire est un acte de communication – de nature moins immédiate, il est vrai, que dans les métiers du spectacle – fondé, pour l'artiste, sur la possibilité d'obtenir un *feed-back* susceptible de valider sa démarche, de le rassurer sur le bien-fondé de celle-ci, sur sa qualité et ainsi aider l'écrivain dans sa progression et la constitution d'une œuvre en principe de plus en plus exigeante. Seule la reconnaissance sociale par un public non-captif, que ce soit en fonction de la langue (non-endogène, voire non-endogame) ou de certaines convictions (« endo-idéologiques », pourrait-on dire), à savoir un public qui ne soit pas acquis d'avance (c'est-à-dire non-« adhésif », comme le suggérait ironiquement Marsé), complice d'un « énorme mensonge subventionné, [d']une littérature onaniste, sans public digne de ce nom » comme il est dit dans *L'últim home que parlava català* (2009 : 194-195), est de nature à le soutenir dans ce sens.

Une telle perspective, on le voit bien, se base aussi bien sur des critères quantitatifs que qualitatifs. Selon le premier point de vue, il est certain que, plus le public potentiel sera élargi, plus la conviction d'aller dans le bon sens qualitatif en sortira affermie, ce qui par voie de conséquence, incite à choisir (certes, dans la limite des compétences acquises) comme langue d'autotraduction voire nouvelle langue d'écriture, une langue de diffusion planétaire. Au plan qualitatif, au-delà du prestige même de la langue choisie pour suppléer les carences de l'autre, viennent s'ajouter la pertinence et le prestige de la critique spécialisée et des milieux intellectuels et universitaires, dont le jugement est convoité et, s'il est favorable, sert de passeport à une carrière internationale de premier plan. Voilà donc comment s'autotraduire dans une langue stratégiquement « porteuse » peut conduire à devenir un acteur reconnu de la mondialisation de la culture...

L'autotraducteur et l'autotraduction dans un monde globalisé

Le propre de la « globalisation » est d'avoir rendu (ou plutôt d'avoir voulu rendre) obsolètes l'échelon étatique et les idéologies nationalistes, d'avoir déconstruit et tenté d'abolir les nombreuses frontières qui cloisonnent l'humanité, qu'elles soient politiques, économiques ou culturelles. Pour ce qui est du multilinguisme, l'entreprise tient de l'anti-Babel : toute l'humanité, bientôt, se comprendra grâce à un anglais « décérébré » devenu « *globish* ». Comme parallèle géopolitique, il est frappant de constater que, lors de la crise de Crimée (mars 2014), Barack Obama, en qualifiant la Russie de « puissance régionale », s'arrogeait ainsi implicitement et exclusivement le droit d'être et d'agir à un échelon supérieur. La mondialisation, répétons-le sans originalité, consiste en l'accélération des déplacements des individus, pour des motifs politiques (exils), économiques (crises et opportunités d'emploi), ou de libre choix personnel (climat, mode de vie, pouvoir d'achat), ce qui a pour incidence un brassage de populations d'origines de plus en plus plurilingues.

Mais il n'en demeure pas moins que ces migrants s'urbanisent et que leur concentration, au sein de métropoles ou de mégalo-poles de plus en plus grandes implique à la fois un « contact de langues » chaque fois plus « divers » et la nécessité qu'émergent ou se renforcent les langues véhiculaires qui s'y trouvent implantées. De plus, comme le remarquait Louis-Jean Calvet, « la ville agit comme une centrifugeuse » (2004 : 13), dans le sens où s'y développent, pour échapper à l'indistinction, des cadres communautaires souvent répartis dans des topographies d'habitat plus ou moins ghettoïsés, terreau du communautarisme et du multiculturalisme. Les phénomènes d'exode rural et d'urbanisation massifs débouchent donc sur une dialectique du Même et de l'Autre, selon tous les diacritiques que décline la notion d'identité.

Au même moment où s'accéléraient ces processus, sombrait l'idéologie collectiviste, et avec elle, tendaient à devenir obsolètes les analyses de type marxiste et la prééminence de l'État. *Quid* de la notion de « champ », développée par Bourdieu dans une perspective nationale ? *Quid* de celle de « conflit linguistique », imaginée par Aracil dans ce même cadre ? L'individu, figure centrale du libéralisme ou de ses avatars, tend donc désormais à être privilégié dans les analyses de tous ordres, entre autre, sociolinguistiques et littéraires. Pour ce qui est de la sociolinguistique, Weinreich considérait déjà en 1953 que « l'individu est le lieu du contact » interlinguistique, et l'interactionnisme lui a emboîté le pas dans ce sens. Quant à la littérature, elle n'a eu aucun mal, avec l'existentialisme puis le déconstructionnisme, à recentrer son objet sur la figure de l'auteur. Autant de raisons qui ont poussé la critique à s'intéresser de manière privilégiée à la figure de l'individu et de l'auteur bilingue, lui-même susceptible de se muer en autotraducteur. Les études culturelles (*Cultural Studies*), qu'elles se focalisent sur la marginalité, le genre ou les situations postcoloniales (*Postcolonial Studies*), font de même, tout en suscitant des solidarités axées sur les diacritiques sur lesquels elles se basent, pour mieux témoigner de l'éclatement et des pertes de repère des sociétés postmodernes.

Or, ces solidarités au sein de communautés ne devraient en rien rendre obsolètes des notions telles que celles de diglossie, de champ littéraire ou de conflit linguistique, dont l'objet est précisément de mettre également en évidence des rapports de force qui impliquent des individus relevant de différents collectifs, quand bien même ils s'inscriraient dans l'histoire personnelle, ainsi qu'en témoigne Homi Bhabha : « Enfant, j'ai été bercé de récits de la lutte de l'Inde pour son indépendance, de ses histoires compliquées de cultures du sous-continent, prises dans cette étreinte mortelle de pouvoir et de domination impériale qui laisse toujours un inconfortable résidu d'amitié et d'inimitié mêlées » (2007 : 9) . De manière aussi significative que l'avait été, dans les années 1970, le saut de la linguistique saussurienne et chomskyenne axée sur le « locuteur idéal » à l'ethnométhodologie et à la sociolinguistique

soucieuses du recueil de la parole des minorités, les travaux de Pascale Casanova dans le domaine de la traduction (1999) et de l'autotraduction (2002), tout en s'inscrivant dans la filiation bourdieusienne, marquent une évolution notable en confrontant cette méthodologie au cadre planétaire où circulent aujourd'hui les produits culturels.

L'universalité de l'autotraduction se lit aussi bien à l'aune de l'histoire culturelle longue, comme l'illustrent les écrits de Julio-César Santoyo (2004, 2005, 2013), qu'à celle de la « galaxie des langues », comme en témoignent les études de Casanova ou de Rainier Grutman (2009 a, 2009 b, 2013). À l'heure où les flux migratoires augmentent de façon exponentielle, deux mouvements apparemment contraires, en réalité complémentaires, qui affectent aussi bien les identités individuelles que collectives, rejaillissent sur les pratiques et le devenir de l'autotraduction. D'une part, la convergence, spontanée, consentie ou forcée vers les mêmes pôles d'activité économique et culturelle intense, renforce la puissance des langues véhiculaires, aussi bien à l'échelon « régional » (par exemple dans les mégapoles asiatiques et africaines) qu'au niveau mondial, pour ce qui est de l'anglais (non seulement Londres et l'Amérique du Nord, mais aussi les mégapoles indiennes et l'Australie). D'autre part, la perspective d'une uniformisation culturelle dans ces grands ensembles urbains génère, comme antidote, une montée des replis identitaires qui s'incarnent dans les langues et cultures d'origine de ces populations qui, quoique et parce que mêlées, tendent aussi à se ségréguer. Les écrivains qui, de plus en plus eux aussi, sont amenés à vivre ou à naître en pareil contexte et sont à l'évidence conduits à développer une identité complexe de type rhizomique, sont ainsi appelés à tenter de synthétiser ces ambivalences culturelles et linguistiques.

L'autotraduction constitue un pont entre leur langue et culture, plus ou moins vernaculaire, d'origine, et celle, éminemment véhiculaire de leur lieu de vie. Passeurs de langues et de cultures pour autrui et tout particulièrement leurs semblables, ils parviennent au travers et au prix de cet exercice contraignant et ambigu, à trouver un équilibre qui n'est autre que celui de l'unité de leur identité, antidote aux dérives potentiellement schizophrènes liées à leur parcours propre ou familial. L'une des manifestations les plus palpables de cette quête unitaire est ce que Santoyo (2011) dénomme l'autotraduction « intra-textuelle ». Ce procédé s'incarne dans la littérature (et tout particulièrement la poésie) « *chicana* » des Etats-Unis, chez des auteurs comme Alurista ou Gloria Anzaldúa (Benjamin-Labarthe, 2004) : les vers, les phrases ou les strophes en espagnol et en anglais alternent et cohabitent au sein du même espace textuel, chacune des langues traduisant l'autre dans la successivité ou le vis-à-vis. Cette écriture expérimentale, plus difficilement transposable à la prose (cas de Hinojosa – Lagarde, 2001 a), est une tentative de conciliation de deux univers qui s'entrechoquent, et de réhabilitation (à ses propres yeux, à ceux des siens et de l'Autre), de « sortie par le haut » d'une « bâtardise » culturelle et linguistique largement stigmatisée.

Pareille nécessité de justification, comme tentative destinée à desserrer l'étau d'une marginalisation extrême et d'une possible finitude d'une culture et d'une langue moribondes, se lit dans un tout autre contexte – rural, celui-là – avec l'autotraduction, par exemple en espagnol, à partir de langues amérindiennes, comme le maya quiché au Guatemala (par exemple, Ak'Bal : Sánchez, 2011) ou le mapudungun au Sud du Chili (Lienlaf : Castillo-Berchenko, 2004 ; Huenún & Cifuentes, 2007). L'autotraduction est alors une sorte de S.O.S., parfois plus social que littéraire, adressé à la communauté lectrice de la langue véhiculaire (paradoxalement, celle-là même qui l'étouffe) pour tenter de déclencher des solidarités salvatrices. En revanche, comme on l'a dit précédemment, le recours à l'autotraduction est, en Europe, diversement mis en œuvre et considéré : la tendance à la fragmentation ethnoculturelle des États (chute du mur de Berlin, démembrement de la Yougoslavie et de l'URSS, partition de la Tchécoslovaquie, indépendances basque, catalan, flamand ou écossais), incite à la rémanence d'affiliations anciennes, à la rupture de contraintes totalitaires ou à la crispation sur des intérêts propres, sur fond de crise économique. Tantôt rejetée

comme nuisible à la constitution de champs littéraires nationaux, tantôt traitée en contiguïté de la langue dominante ou ex-dominatrice, tantôt placée sous le signe de l'échange entre réappropriation d'une œuvre écrite dans cette langue-là et valorisation d'un patrimoine prestigieux, l'autotraduction fait aussi son chemin.

Pour ne pas conclure

La réflexion qui a été menée dans le cadre de cet article ne prétend être qu'une ébauche de synthétisation des problématiques qui affectent à la fois les auteurs autotraducteurs, les collectifs (communautés, états, ensembles urbains cosmopolites, monde globalisé) emboîtés de manière plus ou moins structurée ou harmonieuse, et les rapports dialectiques qu'ils nouent entre eux. Selon les lieux, les rapports de force interlinguistiques et interculturels, la configuration de cet ensemble magmatique et complexe, varie énormément, sans pour autant que cela nous empêche de repérer un certain nombre de récurrences et de polarités.

L'autotraducteur ne peut être qu'un auteur bilingue ou fortement désireux de le devenir, c'est-à-dire de posséder une double compétence linguistique suffisamment élevée. Cette condition est nécessaire mais non pour autant suffisante. Que ce soit par défi personnel, par désir d'exprimer l'ensemble de ses potentialités ou de son univers personnel et contextuel, ou bien encore mu par l'inégalité de ses langues et cultures, qui cristallise dans la diglossie, l'écrivain peut être tenté de se risquer à s'autotraduire. Mais alors, pourquoi avoir choisi de créer dans l'une plutôt que l'autre de ses deux langues ? Et pourquoi, souvent, dans celle qui est le moins valorisée sur le « marché linguistique » ? C'est, quoi qu'il en soit, un exercice chronophage et énergivore qui suppose des sacrifices au plan de la création¹⁰, et qui présente le redoutable défi d'un face-à-face serré face à son propre texte, souvent un appel à la réécriture susceptible de déboucher sur un jeu de miroir perfectionniste sans fin, sans doute recherché, comme par exemple chez le catalan Sebastià Juan Arbó.

L'auteur, en apparence libre de s'autotraduire ou non, peut être incité à le faire, non seulement pour compenser le déséquilibre de valorisation de ses deux langues, mais parfois aussi, être poussé (ou se pousser lui-même), comme ambassadeur de sa propre communauté voire de son pays (mais toujours dans un rapport entre centre et périphérie-s), à asseoir leur notoriété ou leur prestige. Néanmoins, s'il pratique l'autotraduction de sa propre initiative, il est susceptible d'être considéré comme traître à ces ensembles sociaux ou politiques, de servir la sphère « rivale » au détriment de celle qui lui est assignée et qu'il devrait considérer comme exclusive, en termes d'identité-racine. L'« accueil » plutôt chaleureux réservé à des écrivains d'origine étrangère ayant adopté la langue nationale ou régionale relève, quoiqu'en sens inverse, de la même démarche, le capital culturel du collectif étant en jeu et ne demandant qu'à être abondé.

Enfin, au moment de s'interroger sur le devenir de l'autotraduction, il apparaît que, du fait du rôle ambivalent de l'urbanisation en mégapoles et de la globalisation des flux migratoires et des échanges de biens, l'autotraduction, qui pouvait sembler mise à mal au motif de la réduction de la diversité linguistique et culturelle au profit d'une poignée de langues « centrales » et de celle « hypercentrale » (Calvet, 2001) qu'est l'anglais, n'en est pas moins promise à de beaux jours en ce début de XXI^e siècle, en raison d'une grégarisation

¹⁰ Carme Riera affirmait à ce propos : « Je crois qu'à l'avenir, je ne me retraduirai pas, puisque l'expérience de *Dins el darrer blau* (*En el último azul*) m'a laissée complètement épuisée. Ça m'a été si difficile que j'ai abandonné, parce que ça ralentissait trop la production de la version originale catalane ». Dans le texte : « *Creo que en el futuro no volveré a traducirme ya que la experiencia de Dins el darrer blau* (*En el último azul*) *me ha dejado completamente agotada. Me ha resultado tan difícil que lo he abandonado porque ralentizaba demasiado la producción de la versión original catalana* ». (Riera [2002] 2006 : 41).

communautaire seule capable de contrecarrer un processus d'homogénéisation ressenti comme un véritable danger. Selon le lieu, selon la configuration des rapports de force de ces collectifs, selon l'implication et la sensibilité des acteurs sociaux que sont, bon gré mal gré, les écrivains (*a fortiori* bi- ou plurilingues), les différentes options d'écriture, parmi lesquelles l'autotraduction, seront choisies, dans le souci d'être, en les transmettant, des passeurs de langues et de cultures qui ne demandent qu'à subsister, parce que chacune d'elles exprime le monde de manière originale et irremplaçable. C'est bien ce qu'affirme, de façon imagée la basquaise Mariasun Landa, aux prises alors quotidiennement avec une société marquée par la violence politique, pour qui s'autotraduire, c'est : « quitter une maison pour en habiter une autre. [...] En ce sens, la traduction m'est toujours apparue comme un acte d'hospitalité, [...] un passage sur la voie de l'habitabilité du monde. » (Landa, 2006 : 60)¹¹.

Bibliographie

- ANOKHINA O., 2012, *Multilinguisme et créativité littéraire*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant/L'Harmattan.
- APALATEGUI, U., 2000, *La naissance de l'écrivain basque. Evolution de la problématique littéraire de Bernardo Atxaga*, Paris, L'Harmattan.
- ARACIL LI. V., [1966] 1982, "El bilingüisme com a mite", in Aracil, Ll.V., *Papers de sociolingüística*, Barcelona, La Magrana.
- ATXAGA B., 1988 / 1989, *Obabakoak*, Donostia, Erein / Barcelona, Ediciones B.
- BIANCIOTTI H., 1985, *Sans la miséricorde du Christ*, Paris, Gallimard.
- BIANCIOTTI, H., 1995, *Le pas si lent de l'amour*, Paris, Grasset.
- BOURDIEU P., 1982, *Ce que parler veut dire*, Paris, Flammarion.
- BOURDIEU P., 1992, 1998, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil.
- BOURDIEU P., 2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil.
- BRINCOURT A., 1997, *Langue française, terre d'accueil*, Monaco, Editions du Rocher.
- CALVET, L.-J., 2001, *Le marché aux langues*, Paris, Plon.
- CASAJUANA C., 2009, *L'últim home que parlava català*, Barcelona, Planeta ; *Le dernier homme qui parlait catalan*, Paris, Robert Laffont.
- CASANOVA, P., 1999, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil.
- CASANOVA P. 2002, « Consécration et accumulation de capital littéraire. La traduction comme échange inégal », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 144, 2002/2 , pp. 7-20.
- CASTILLO BERCHENKO Adriana, 2004, « L'écho de la voix : l'écriture bilingue de Leonel Lienlaf, poète mapuche du Chili », in Lagarde, C. (ed.), 2004, *Écrire en situation bilingue*, Perpignan, CRILAUP – Presses universitaires de Perpignan, pp. 197-208.
- CHAMOISEAU P., 1992, *Texaco*, Paris, Gallimard.
- CRYSTAL D., 2000, *Language Death*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DASILVA X. M., 2011, « La autotraducción transparente y la autotraducción opaca », in Dasilva, X.M. & Tanqueiro, H. (eds.), *Aproximaciones a la autotraducción*, Vigo, Ed. Academia del Hispanismo, pp. 45-65.
- DASILVA X. M., 2013, *Estudios sobre la autotraducción en el espacio ibérico*, Bern, Peter Lang.
- DASILVA, X. M. & TANQUEIRO, H. (eds.), *Aproximaciones a la autotraducción*, Vigo, Ed. Academia del Hispanismo.

¹¹ Je traduis l'original : « Dejar una casa para habitar otra. [...] en este sentido, la traducción siempre me ha parecido un acto de hospitalidad, [...] un paso hacia la habitabilidad del mundo ».

- DELEUZE, G. & GUATTARI F., 1975, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit.
- DELEUZE, G. & GUATTARI F., 1980, *Mille plateaux*, Paris, Minuit.
- EZQUERRO, M., 1984, « Augusto Roa Bastos », *La literatura latinoamericana* (Bogotá), 11.
- FISHMAN, J., 1967, « Bilingualism with or without Diglossia; Diglossia with or without Bilingualism », *Journal of Social Issues*, 23-2, 1967, pp. 29-38.
- FISHMAN J., 1991, *Reversing Language Shift*, Clevedon, Bilingual Matters.
- FRAVALO, L., 2004, « Le double choix d'Álvaro Cunqueiro. Alternance et dualité linguistique chez un auteur galicien », in Lagarde, C. (ed.), 2004, *Écrire en situation bilingue*, Perpignan, CRILAUP – Presses universitaires de Perpignan, pp. 131-142.
- GARDY Ph., 1990, *Donner sa langue au diable: vie, mort et ransfiguration d'Antoine Verdier*, Montpellier, SFAIEO / Mussidan, Fédérop.
- GARDY Ph. & LAFONT R., 1981, « La diglossie comme conflit : l'exemple occitan », *Langages*, 61, 1981, pp. 75-87.
- GREEN J., 1987, *Le langage et son double / Language and its shadow*, Paris, Seuil.
- GRUTMAN R., 2007, « L'écrivain bilingue et ses publics: une perspective comparatiste », in Gasquet, A. & Suárez, M. (eds.), *Écrivains multilingues et écritures métisses*, Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise Pascal, pp. 31-50.
- GRUTMAN R. [1998] 2009 a, « Autotranslation », in Baker, Mona (ed.), *Encyclopaedia of Translation Studies*, London, Routledge, 1998, pp. 17-20 ; 2^e éd. 2009, pp. 257-260.
- GRUTMAN R., 2009 b, « La autotraducción en la galaxia de las lenguas », *Quaderns*, 16, pp. 123-134.
- HAGÈGE Cl., 2000, *Halte à la mort des langues !*, Paris, Odile Jacob.
- HUÉNUN, J. & CIFUENTES, V. (eds.), 2007, *La memoria iluminada. Poesía mapuche contemporánea*, Málaga, Centro de Ediciones de la Diputación de Málaga.
- LAFONT R., 1976, « Peuple et Nature : sur la textualisation idéologique de la diglossie », in Giordan, H. & Ricard, A. (eds.), *Diglossie et Littérature*, Bordeaux, MSHA, pp. 161-172.
- LAFONT R., 1984, « Pour retrouver la diglossie », *Lengas*, 15, pp. 5-36.
- LAFONT R., 1997, *Quarante ans de sociolinguistique à la marge*, Paris, L'Harmattan.
- LAGARDE C., 2001, *Des écritures « bilingues »*. *Sociolinguistique et littérature*, Paris, L'Harmattan.
- LAGARDE C., 2001a, « La transgression des frontières dans *Mi querido Rafa*, œuvre bilingue 'chicana' de Rolando Hinojosa », in Lagarde, C., 2001, *Des écritures « bilingues »*. *Sociolinguistique et littérature*, Paris, L'Harmattan, pp. 209-230.
- LAGARDE C., 2001b, « De la pampa au quai Conti : Hector Bianciotti, transfuge linguistique et culturel », in Lagarde, C., 2001, *Des écritures « bilingues »*. *Sociolinguistique et littérature*, Paris, L'Harmattan, pp. 231-242.
- LAGARDE, C. (ed.), 2004, *Écrire en situation bilingue*, Perpignan, CRILAUP – Presses universitaires de Perpignan, 2 vol.
- LAGARDE, C., 2007, « L'«hospitalité» des langues : variations autour d'un thème », in Gasquet, A. & Suárez, M. (eds.), *Écrivains multilingues et écritures métisses*, Clermont-Ferrand, Presses de l'Université Blaise Pascal, pp. 19-29.
- LAGARDE C., 2012, « Le «colonialisme intérieur» : d'une manière de dire la domination à l'émergence d'une «sociolinguistique périphérique» occitane », *Linguistiques et colonialismes*, Van den Avenne, C. (coord.), *Glottopol*, 20 (Rouen), pp. 35-54.
- https://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/telecharger/numero_20/gpl20_03Lagarde.pdf
- LAGARDE C., 2013, « Entre symbolique et pratique, les éléments de choix dans la démarche autotraductive », in Lagarde, C. & Tanqueiro, H. (eds.), *L'Autotraduction, aux frontières de la langue et de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 53-59.

- LAGARDE C., 2014a, « *L'últim home que parlava català*, de Carles Casajuana : un "art d'écrire" en contexte minoré ? », Hommage à Geneviève Champeau, *HispanismeS*, 3, http://www.hispanistes.org/images/PDF/HispanismeS_3_LAGARDE_Christian.pdf
- LAGARDE C., 2014b, « Seriam pòstcolonials ? Quelques reflexions altorn de la lenga d'escritura literària e la sociòlingüística », in Courouau, J.-F., Pic, F. & Torreilles, C. (eds.), *Amb un fil d'amistat. Mélanges offerts à Philippe Gardy*, sous presse.
- LAGARDE C., 2014c, « L'autotraduction, exercice contraint ? La sociolinguistique comme clé interprétative », in Ferraro, A. & Grutman, R. (eds.), *L'autotraduction littéraire : perspectives théoriques*, Paris, Classiques Garnier, sous presse.
- LAGARDE C. & TANQUEIRO H. (eds.), 2013, *L'Autotraduction, aux frontières de la langue et de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas.
- LANDA, M., 2006, « La autotraducción como reescritura creativa », in Hibbs, S. & Martinez M. (eds.), *Traduction, adaptation, réécriture dans le monde hispanique contemporain*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, pp. 52-60.
- LÓPEZ LÓPEZ-GAY, P., 2008, *La autotraducción literaria: traducibilidad, fidelidad, visibilidad. Análisis de las autotraducciones de Agustín Gómez Arcos y Jorge Semprún*, thèse, Université Diderot Paris 7 / Universitat Autònoma de Barcelona.
- MAKINE A., 1995, *Le Testament français*, Paris, Gallimard.
- MANTEROLA E., 2013, « Escribir y (auto)traducir en un sistema literario diglósico: la obra de Bernardo Atxaga », in Lagarde, C. & Tanqueiro, H. (eds.), *L'Autotraduction, aux frontières de la langue et de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 61-67.
- MESCHONNIC, H., 1982, *Critique du rythme*, Lagrasse, Verdier.
- MESCHONNIC, H., 1999, *Poétique du traduire*, Paris, Verdier.
- MISTRAL F., 1859, *Mirèio : pouèmo prouvençal de Frederi Mistral ; eme la traducioun literalo en regard*, Avignon, Roumanille.
- OUSTINOFF M., 2001, *Bilinguisme d'écriture et auto-traduction*, Paris, L'Harmattan.
- PARCERISAS, F., 2009, « De l'asymétrie au degré zero de l'autotraduction », *Quaderns*, 16, pp. 117-122.
- RAMIS, Josep Miquel, 2011, « Traducir bajo control : la versión francesa de *Tino Costa*, de Sebastià Juan Arbó », in Dasilva, X.M. & Tanqueiro, H. (eds.), *Aproximaciones a la autotraducción*, Vigo, Ed. Academia del Hispanismo, pp. 197-215.
- RAMIS, Josep Miquel, 2013, « Autotraducció: ratificació i rectificació. El cas de Sebastià Juan Arbó », in Lagarde, C. & Tanqueiro, H. (eds.), *L'Autotraduction, aux frontières de la langue et de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 167-183.
- ROUX, Martine, 2006, « L'écrivain galicien Álvaro Cunqueiro autotraducteur : *Merlín e familia e outras historias* et son hypertexte second *Merlín y familia*. Avers et revers tramés d'un tissu macrotextuel réversible » in Hibbs, S. & Martinez M. (eds.), *Traduction, adaptation, réécriture dans le monde hispanique contemporain*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, pp. 76-88.
- SÁNCHEZ, J.G., 2011, « Poesía de confluencias: una entrevista a Ak'abal », *Revista de Literaturas Populares*, Año XI/núm. 2/julio-diciembre de 2011, pp. 461-469.
- SANTOYO, J.C., 2004, « Self-Translations: translational competence revisited (and performance as well) », in Fleischmann, E., Schmitt, P.A. & Wotjiak, G. (eds.), *Translationkompetenz*, Tübingen, Stauffenburg, pp. 223-235.
- SANTOYO, J.C., 2005, « Autotraducción: una perspectiva histórica », *Meta*, L, 3, p. 858-867.
- SANTOYO, J.C., 2011, « La traducción intratextual », in Dasilva, X.M. & Tanqueiro, H. (eds.), *Aproximaciones a la autotraducción*, Vigo, Ed. Academia del Hispanismo, pp. 217-230.

- SANTOYO, J.C., 2013, « Esbozo de una historia de la autotraducción », in Lagarde, C. & Tanqueiro, H. (eds.), *L'Autotraduction, aux frontières de la langue et de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 23-35.
- TANQUEIRO H., 2002, *Autotradução: autoridade, privilégio e modelo*, Universitat Autònoma de Barcelona, thèses, <http://www.tdx.cat/handle/10803/5259>.
- TANQUEIRO H., 2011, « La autotraducción explícita y la autotraducción *in mente* », in Dasilva, X.M. & Tanqueiro, H. (eds.), *Aproximaciones a la autotraducción*, Vigo, Ed. Academia del Hispanismo, pp. 245-259.
- TANQUEIRO H., 2013, « Épilogue. La autotraducción: perspectivas abiertas », in Lagarde, C. & Tanqueiro, H. (eds.), *L'Autotraduction, aux frontières de la langue et de la culture*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 275-281.
- VERNY, M.-J., 2004, « “Deux langues, c’est deux clés pour ouvrir le monde”. Roland Pécout, écrivain en occitan et en français », in Lagarde, C. (ed.), 2004, *Écrire en situation bilingüe*, Perpignan, CRILAUP – Presses universitaires de Perpignan, pp. 167-182.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Michel Beniamino, Philippe Blanchet, Fabrice Corrons, Solange Hibbs, Jean Le Dû, Foued Laroussi, Fabienne, Leconte, Gudrun Ledegen, Marinette Matthey, Marie-Louise Moreau, Francesc Parcerisas, Ramon Pinyol, Mercè Pujol, Edmond Raillard, Didier de Robillard, Richard Sabria, Cécile Van den Avenne, Alain Viaut, Marie-Jeanne Verny, Marie-Claire Zimmermann.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425